

Le récit de vie comme outil d'enquête : expériences de terrain

Simonne Dubois

Volume 16, numéro 1, 1994

Ethnologie urbaine
Urban Ethnology

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1083299ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/1083299ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Canadienne d'Ethnologie et de Folklore

ISSN

1481-5974 (imprimé)
1708-0401 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dubois, S. (1994). Le récit de vie comme outil d'enquête : expériences de terrain. *Ethnologies*, 16(1), 55–71. <https://doi.org/10.7202/1083299ar>

Résumé de l'article

Le Laboratoire d'ethnologie urbaine a choisi l'approche biographique comme méthodologie d'enquête auprès des citoyens de la ville de Québec. Après quelques réflexions sur la définition des termes concernant l'histoire de vie, le récit de vie et les récits de pratiques, cet article expose la dynamique de l'entretien, le rôle de l'enquêteur ainsi que les effets que provoque chez l'informateur le fait de raconter sa vie. Il rend compte également des raisons de ce choix qui nous permet de dépasser le fait, l'anecdote, l'événement, de recueillir les perceptions, de comprendre la vie quotidienne. Cet article s'appuie sur les expériences de terrain des chercheurs du laboratoire et celles vécues pendant mes recherches sur la médecine traditionnelle au Québec et au Cameroun.

LE RÉCIT DE VIE COMME OUTIL D'ENQUÊTE: EXPÉRIENCES DE TERRAIN

Simonne DUBOIS

Laboratoire d'ethnologie urbaine

CÉLAT

Université Laval

Le récit de vie comme méthode d'enquête

Choisir la méthode d'enquête du récit de vie pour recueillir des témoignages implique que l'on reconnaît à cette méthode des avantages au moins aussi importants, sinon plus, que celle du questionnaire fermé. Dans cet article, je veux démontrer, expériences à l'appui, que malgré les difficultés rencontrées, c'est souvent la méthode idéale pour connaître non seulement la nature des faits mais aussi les perceptions que l'acteur social en a.

Parler de récit de vie, c'est souvent faire référence aux personnes âgées¹. Or, selon Poirier, Clapier-Valladon et Raybaut, «La tradition orale a cessé d'être transmise; les personnes âgées se sentant dévalorisées — et souvent même disqualifiées — n'imaginent plus pouvoir «se raconter» à leurs petits-enfants qui relèvent de conceptions et de pratiques de vie tout à fait divergentes; la «planète des jeunes» est un autre monde²». Bien qu'atténuée par une note de bas de page, où les auteurs constatent une «resensibilisation» à l'écoute de la tradition, cette affirmation nous amène à nous demander si les personnes âgées ont vraiment perdu l'intérêt et le goût de se raconter. En 1981, l'Institut québécois de recherche sur la culture lançait le concours *Mémoire d'une époque*³. Plus de 900 équipes ont

-
1. Ce qui n'exclut pas que l'on puisse recueillir des récits de vie auprès de jeunes personnes. Dans ma recherche sur la médecine traditionnelle, les informateurs étaient âgés de 17 à 92 ans. Au Laboratoire d'ethnologie urbaine, la majorité des informateurs sont des personnes âgées parce que, pour le moment, nous travaillons surtout sur la période s'étendant de 1920 à 1940.
 2. Jean Poirier, Simone Clapier-Valladon et Paul Raybaut, *Les récits de vie, théorie et pratique*, Paris, Presses universitaires de France, 1983, p. 20.
 3. Le but du projet était

de recueillir les récits de vie des Québécois et des Québécoises âgés de 70 ans et plus afin de constituer un fonds d'archives orales au Québec pour les fins de l'enseignement et de la recherche. La conception originale du projet, soit sa forme de concours populaire, revient à madame Nicole Gagnon, professeure de sociologie à l'Université Laval et spécialiste des questions d'histoire orale. L'organisation et la mise en marche ont été assurées par l'Institut québécois de recherche sur la culture.

Simon Ruel, «Mémoire d'une époque. Le goût de dire l'enfance du siècle», dans *Mémoire d'une époque. Un fonds d'archives orales au Québec*, sous la direction de Gabrielle Lachance, Institut québécois de recherche sur la culture, Québec, 1987, p. 40.

répondu à l'invitation: plus de 900 personnes âgées, dont 20%, soit 180, ont entrepris de participer elles-mêmes au concours⁴. Et parmi ces équipes, 35% des interviewers avaient moins de 30 ans⁵. Neuf cents personnes âgées qui acceptent de livrer leur récit de vie, c'est bien, mais que 35%, soit 315 jeunes, y aient participé me semble révélateur de l'intérêt de ces derniers pour la tradition. Les personnes âgées ne se racontent probablement plus pour montrer comment on fait, mais pour montrer comment elles ont fait, comment elles ont fait les choses et surtout comment elles les ont vécues. Ce dernier point est capital pour nos recherches au Laboratoire d'ethnologie urbaine, car si les récits de vie livrent des faits, ils livrent également et surtout des perceptions. Ceux qui acceptent de nous confier leur récit de vie, les informateurs et les informatrices, racontent un événement ou expliquent une pratique, mais ils commentent également cet événement ou cette pratique. Ils relatent les faits avec les sensibilités dont ils étaient investis, hier ou aujourd'hui, ce qui leur donne sens et signification.

Selon l'équipe de Poirier, un des soucis majeurs des recherches antérieures et actuelles est de conserver des documents menacés de disparition et d'écouter les derniers témoins. Pour eux, les récits de vie veulent préserver la mémoire des «peuples du silence». Au Laboratoire d'ethnologie urbaine, nous voulons faire parler les gens qui ont vécu à Québec, qui ont fait Québec, qui ont vu Québec se transformer au cours des ans, qui ont agi à la fois comme témoins et comme acteurs de ce changement. Certains seront bien connus, comme les artisans de la radio, par exemple, mais la majorité sera anonyme comme les auditeurs de cette même radio, comme les ouvrières de Dominion Corset ou comme les travailleurs de F. X. Drolet. Notre projet veut donner la parole aux acteurs sociaux.

Nous ne sommes pas les seuls à vouloir faire parler les aînés. Nous nous sommes parfois butés à certains refus, parce que des étudiants des niveaux secondaire et collégial s'étaient présentés avant nous. Des informateurs avaient déjà livré leur récit de vie à leurs enfants, ce qui témoigne d'un intérêt certain et des aînés et des jeunes. Un autre informateur qui nous a livré plus de 20 heures d'entrevue était en plein travail de rédaction de ses mémoires. D'une part, il y a une volonté d'écouter les personnes âgées et, d'autre part, celles-ci veulent prendre la parole.

Au Laboratoire d'ethnologie urbaine, quand il nous a fallu déterminer notre méthodologie, notre choix s'est arrêté tout naturellement sur la méthode des récits de vie, car il nous a semblé que c'était la meilleure façon de dépasser le fait, l'anecdote, l'événement, de recueillir les perceptions, pour comprendre la vie quotidienne. Il n'y a pas deux personnes qui vivent le même événement de la

4. Claude Beauchesne, «Quelques éléments pour une compréhension des documents oraux du fonds d'archives», dans *Mémoire d'une époque. Un fonds d'archives orales au Québec*, sous la direction de Gabrielle Lachance, Institut québécois de recherche sur la culture, Québec, 1987, p. 117.

5. Simon Ruel, *op. cit.*, p. 42.

même façon. Pensons à l'incendie de la Basilique de Québec survenu le 22 décembre 1922. Les informateurs peuvent nous en parler en se trompant de date. Là n'est pas l'important, c'est à nous de réviser et de corriger s'il y a lieu les données objectivement vérifiables. Mais on racontera l'événement avec plus ou moins d'émotion, selon son système de valeurs, selon qu'on est catholique ou pas, qu'on est de la paroisse ou non, qu'on a étudié ou qu'on étudie au séminaire ou non. Pour deux informatrices, cet événement est resté gravé à jamais. L'Enfant-Jésus de la crèche a été sauvé des flammes par un de leurs frères et il a été gardé dans leur maison jusqu'au soir du 24 décembre. Dans cette famille profondément catholique, on ne racontera jamais «le feu de la Basilique» de la même façon que les autres citoyens de Québec ou même que les autres paroissiens.

S'il faut connaître l'événement ou la pratique dont parle l'informateur, ce qui intéresse davantage, c'est de connaître le contexte dans lequel s'est déroulé cet événement, de savoir «comment ils ont vécu la chose», comme se plaisait à le répéter un guérisseur que j'ai interviewé jadis.

Définissons le récit de vie qui désigne à la fois une méthode d'enquête et le produit de cette méthode, le témoignage recueilli. Cette approche biographique a donné lieu à de nombreux débats entre les tenants de la méthode quantitative qui se fondent sur des statistiques et ceux de la méthode qualitative. En effet, après avoir connu sa période de gloire dans les années 1920 avec les sociologues de l'École de Chicago, la méthode qualitative va subir une éclipse pendant plus de 40 ans avant de réapparaître lentement au début des années 1960 pour connaître une véritable «mutation» après 1975⁶. En France, Daniel Bertaux a redonné au récit de vie toute sa pertinence comme outil d'enquête. Voulant préciser le vocabulaire, il a repris la distinction du sociologue nord-américain Norman K. Denzin entre *life history* et *life story*, en précisant justement que la langue anglaise dispose de deux mots, à savoir *story* et *history*, pour traduire le mot français «histoire». Pour Denzin, *life story*, que Bertaux traduit par «récit de vie», désigne l'histoire d'une vie telle que la personne qui l'a vécue la raconte. Quant au terme *life history*, Denzin propose de le réserver «aux études de cas portant sur une personne donnée, et, comprenant non seulement son propre récit de vie, mais aussi toutes sortes d'autres documents: par exemple, dossier médical, dossier judiciaire, tests psychologiques, témoignages des proches⁷». Bertaux rappelle également que L. Langness a publié une étude très poussée sur l'utilisation des histoires de vie en anthropologie dans laquelle il constate que les premiers anthropologues qui utilisèrent le terme *life history* désignaient par là toute l'information qu'ils avaient pu obtenir sur une personne, que ce soit directement de la personne elle-même ou de son entourage.

6. Alvaro P. Pirès, «La méthode qualitative en Amérique du Nord: un débat manqué (1918-1960)», dans *Sociologie et Société*, vol. XIV, n° 1, avril 1982, p. 28.

7. Daniel Bertaux, «L'approche biographique: sa validité méthodologique, ses potentialités», dans *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. LXIX, 1980, p. 200.

Bien qu'il accepte les définitions de Denzin, Bertaux nuance les propos de l'auteur qui considère l'étude de cas (*life history*) comme beaucoup plus complète que le récit de vie (*life story*) qu'elle englobe. Pour Bertaux, «la question de la fiabilité des données peut se résoudre autrement que par la convergence de sources sur une personne qui, de toute façon, ne saurait en aucun cas constituer en tant que telle un objet sociologique⁸». C'est en effet par le phénomène de saturation que peut être résolue l'incontournable question de la fiabilité des données recueillies par le récit de vie. Cette loi de saturation est définie par Bertaux comme le «phénomène par lequel, passé un certain nombre d'entretiens, le chercheur a l'impression de ne plus rien apprendre de nouveau⁹». Par exemple, la description faite par un individu d'un phénomène, description répétée d'un informateur à l'autre, d'un récit de vie à l'autre, atteint la saturation au moment où plus rien de nouveau n'apparaît.

Si on peut distinguer les histoires de vie et les récits de vie, il y a aussi les récits de pratiques. Ceux-ci portent principalement sur l'expérience professionnelle ou sur les pratiques culturelles de l'informateur et des gens de son milieu. Ils peuvent bien sûr être recueillis à l'intérieur d'un récit de vie, et cela est souvent préférable bien que ce ne soit pas toujours une nécessité.

L'équipe de Poirier, Clapier-Valladon et Raybaut, pour sa part, s'est intéressée entre autres à la méthodologie de l'approche biographique selon que l'on se réfère à un seul récit de vie ou à un cumul de plusieurs témoignages. Le tableau qui suit illustre le parallèle qu'ils ont fait eux-mêmes entre les deux approches.

Un seul récit de vie	Récits de vie cumulés
Un seul témoignage	Plusieurs témoignages
Intimisme	Sociologisme de l'enquête
Centration sur la personne	Focalisation sur l'événement
Psychobiographie	Ethnobiographie
C'est la personnalité qui est l'objet du récit	La personne est considérée comme miroir de son temps ¹
L'enquêteur s'efface dans un rôle d'enregistreur facilitant et encourageant la production du récit	L'enquêteur oriente le récit, interroge, suscite un travail particulier de mémorisation ²

8. *Ibid.*, p. 201.

9. *Ibid.*, p. 205.

10. Jean Poirier, Simone Clapier-Valladon et Paul Raybaut, *Les récits de vie. théorie et pratique*, Paris, Presses universitaires de France, 1983, p. 50-51.

11. *Ibid.*, p. 74.

Pour les auteurs donc, dans le récit de vie unique, c'est la personnalité de l'informateur qui va ressortir, bien qu'on ne puisse faire abstraction du contexte social, alors que dans les récits de vie cumulés c'est l'événement qui est privilégié, l'informateur étant considéré comme le témoin de son temps, de son environnement et de sa culture. Au Laboratoire d'ethnologie urbaine, les deux méthodes sont utilisées. Pour l'étude de la compagnie Dominion Corset, par exemple, 20 informateurs et informatrices ont livré leur quotidien dans cette manufacture de confection de sous-vêtements féminins.

À la fois récits de vie et récits de pratiques, les témoignages permettent de reconstituer de micro-espaces sociaux au sein de la compagnie. Le discours des ouvrières traduit en effet un ensemble d'attitudes qui s'expriment par des évocations, des formules, des observations, des réflexions, des rappels stratégiques d'événements¹².

Tout en recueillant les récits de vie des informateurs et des informatrices, les chercheurs ont vraiment orienté les entrevues sur l'ouvrière en usine, ses conditions de travail, sa perception de l'entreprise, son vécu, les solidarités et les sociabilités à l'intérieur de l'usine, ainsi que sa relation à la ville; le récit de vie situe l'informateur dans un contexte familial et social. Les récits de vie cumulés, les personnes interviewées peuvent facilement être considérées comme «miroirs de leur temps». Les ouvrières nous ont également remis des photos prises lors de réceptions ou à l'occasion de différentes activités sociales, comme les promenades en traîneau, les bingos, les soirées de patinage, les parties de cartes et les concours de pêche à l'éperlan. Du fond de leurs tiroirs où ils étaient enfouis parfois depuis plus de 40 ans, elles ont sorti des livrets de règlements de l'usine, des enveloppes de paye ou des pochettes de promotion, autant de souvenirs précieusement conservés qui évoquent des aspects importants de leur vie.

Par contre, d'autres récits de vie recueillis par les chercheurs du laboratoire d'ethnologie urbaine mettent l'accent sur la personnalité de l'informateur. Alors que les récits de pratiques peuvent comporter entre deux et cinq heures d'entretien, les récits de vie, centrés sur la personne, peuvent parfois durer plus de 20 heures. Bien sûr, nous sommes alors en présence d'informateurs exceptionnels, à la mémoire précise, qui ont le souci du détail, qui posent le décor, crée l'atmosphère, évoquent les odeurs et qui ont non seulement pleinement vécu leur vie mais qui en plus deviennent devant nous les conteurs d'une magnifique histoire. Bien que dans ce genre d'entrevue l'informateur parle plus de lui que des autres, on le voit constamment en interrelation avec les autres; on le voit agir dans son milieu

12. Jean Du Berger et Jacques Mathieu, *Les ouvrières de Dominion Corset à Québec 1886-1988*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1993, p. 7 («Laboratoire d'ethnologie urbaine»).

familial, à son travail, on le voit participer à différents organismes sociaux, se questionner, réfléchir tout haut. En somme, à travers lui, c'est aussi un écho d'une époque qu'il nous est donné d'entendre.

L'utilisation des récits de vie comme outil d'enquête a toujours eu ses défenseurs et ses détracteurs. Leur validité a plus d'une fois été mise en doute. C'est toute la question du quantitatif par opposition au qualitatif, mais aussi de la subjectivité inhérente au récit de vie. Mon intention n'est pas d'entrer dans ce débat, si ce n'est pour expliquer les raisons qui nous ont amenés, au Laboratoire d'ethnologie urbaine, à choisir les récits de vie comme matériau privilégié de recherche. Anne Laperrière décrit la méthodologie qualitative comme suit :

La méthodologie qualitative consiste essentiellement à définir les éléments d'importance et leurs interrelations dans une situation sociale donnée, non pas à partir d'un schème conceptuel établi formellement a priori, mais sur le terrain même, au fur et à mesure que les données s'accumulent; c'est une méthode qui vise non pas à vérifier une théorie préétablie, mais à en construire une de façon inductive et systématique, à partir de données empiriques¹³.

Dans cette perspective, l'utilisation du récit de vie dans un projet d'ethnologie urbaine est justifiée.

Au début des enquêtes, une recherche exploratoire a dû être faite pour préciser une méthode adaptée à notre terrain et à nos objectifs. À mesure que les travaux ont progressé, le plan d'enquête a été précisé et les fonctions urbaines sont finalement apparues avec plus de netteté. L'article de Martine Roberge rend compte du processus méthodologique qui a été développé au Laboratoire d'ethnologie urbaine (plan d'enquête, protocole d'entente, rapport d'entrevue, guide d'écoute, etc.), alors que celui de Jean Du Berger sur les fonctions urbaines développe la démarche qui nous a conduits à la délimitation d'une perspective d'enquête privilégiée et rationalisée. Le récit de vie et le récit de pratiques semblent les meilleurs outils pour dégager les perceptions, les émotions, pour «capter la quotidienneté de l'existence, laquelle est le support de l'événement¹⁴». On recherche la description de l'événement, bien sûr, mais surtout pourquoi et comment il s'est produit, quel en a été le processus, dans quel contexte social et à travers quel système de valeurs et de croyances il a été vécu. C'est dans l'analyse du récit de vie qu'on trouve la meilleure réponse à tout ce questionnement car, comme le disent Poirier et Clapier-Valladon, «l'informateur ne se bornera pas à

13. Anne Laperrière, «Pour une construction empirique de la théorie: la nouvelle école de Chicago», dans *Sociologie et Sociétés*, vol. XIV, n° 1, avril 1982, p. 35.

14. Jean Poirier, Simone Clapier-Valladon et Paul Raybaut, *Les récits de vie, théorie et pratique*, Paris, Presses universitaires de France, 1983, p. 205.

se raconter; il racontera aussi les autres dans la mesure où ceux-ci ont «fait partie» de sa propre existence; le récit pourra ainsi être mis en situation socioculturelle¹⁵.

Le récit de vie rend bien les changements que l'individu, la famille, la société ont subis au cours des années. Comment rendre compte en effet de l'impact de l'arrivée de la radio ou de la télévision dans les familles sinon en écoutant les gens nous raconter «comment ils ont vécu la chose». Est-il vrai, comme se plaisent à le raconter certains animateurs que leur émission a fait changer l'heure des repas dans les familles québécoises? Et les radio-romans comme *Jeunesse dorée* et *Rue principale* présentés sur le coup de midi ont-ils influencé les habitudes à table? Dans les familles où l'on écoutait ces émissions, fallait-il se taire à l'heure des repas? Les relations entre voisins en furent-elles changées? Si oui, est-ce tout le quartier qui à un certain moment a pu subir des changements? L'analyse du récit de vie permet de comprendre les processus de changements dans la famille et dans la société. Par cette approche, on peut analyser la vie familiale non seulement dans son aspect quotidien mais aussi dans les événements plus importants tant sociaux que religieux qui en ont rythmé le déroulement. Les récits de vie permettent également de découvrir des aspects de la réalité insoupçonnés au début de l'enquête: ainsi, les témoignages des ouvrières de la Dominion Corset montrent que les femmes qui ont travaillé dans cette manufacture étaient pour la plupart épanouies et on n'y retrouve ni l'aspect misérabiliste ni le climat d'exploitation très souvent reliés au travail en usine.

Dynamique de l'entretien et rôle de l'enquêteur

L'entretien doit-il se dérouler avec un ou plusieurs informateurs en même temps? Les deux façons de faire peuvent être retenues selon les circonstances. Lors de mes recherches sur la médecine traditionnelle, il m'est arrivé souvent (surtout au niveau de la préenquête, alors que je n'utilisais pas le micro) d'interroger deux personnes à la fois, la plupart du temps un couple. Une certaine dynamique s'installait alors et faisait progresser l'entrevue. «Tu crois aux guérisseurs parce que dans ta famille tout le monde y croit», disait l'un. «Moi, j'y crois parce que je l'ai vu de mes yeux vu alors qu'à toi, ça n'est jamais arrivé», ajoutait l'autre, les informateurs se donnant la réplique. Et quand on discutait d'un guérisseur en particulier, il était intéressant d'avoir trois ou quatre informateurs en même temps, chacun y allant de sa propre expérience, le récit de l'un venant renforcer le récit de l'autre, donnant quelquefois de nouvelles pistes pour la suite de la recherche. Parfois, d'ailleurs, après la réunion, une ou deux personnes

15. Jean Poirier, Simone Clapier-Valladon, «Le concept d'ethnobiographie et les récits de vie croisés», dans *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. LXIX, 1980, p. 353.

intéressées davantage offraient spontanément leur collaboration. Certaines d'entre elles sont devenues des partenaires privilégiés de ma recherche. Par contre, quand il s'agit d'atteindre le niveau des émotions, l'entretien direct et exclusif avec l'informateur est beaucoup plus favorable.

Dans l'étude de la radio que nous menons actuellement au laboratoire, certains chercheurs ont fait des enquêtes avec plusieurs auditeurs à la fois, l'entrevue ne portant que sur ce sujet de la radio. Le fait d'être plusieurs facilite la résurgence des souvenirs et, tous, chercheurs et informateurs, ont trouvé l'expérience fructueuse, car la synergie qui s'est développée entre les informateurs a beaucoup contribué au réveil des souvenirs.

Une chercheuse du laboratoire a vécu une expérience concluante avec des membres de sa famille. Alors que la parenté était réunie autour d'un feu de camp, elle en a profité pour questionner ses oncles et ses tantes sur leur vie de jeunesse. Bien qu'en privé chacun ait prétendu n'avoir rien à raconter, en groupe, les souvenirs ont remonté à la surface et elle eut la surprise de voir surgir des confidences d'un intérêt exceptionnel. Chacun y est allé de son expérience personnelle et elle en a appris davantage en une soirée que lors de tous les interviews individuels qu'elle avait menés avec eux. Ici, l'interaction entre les individus a joué pleinement. Si on ajoute à cela l'atmosphère de détente d'un feu de camp toujours propice à la nostalgie et aux souvenirs, les conditions pour ce genre de révélations étaient réunies. L'inconvénient majeur dans ce genre d'entrevue se situe au niveau technique. Il est difficile d'enregistrer plusieurs personnes en même temps. Il faut beaucoup de discipline de leur part ainsi que de la part du chercheur afin d'éviter que tous prennent la parole en même temps. La qualité du son laisse souvent à désirer. En réalité, cette méthode est plus efficace comme stratégie mnémotechnique lors de la pré-enquête ou pour des enquêtes thématiques comme celle menée sur la radio.

Au sujet de l'interaction qui s'établit entre le chercheur et l'informateur, Danielle Desmarais qui menait une recherche sur le chômage chez les jeunes femmes a découvert que son «statut de femme, accentué par une grossesse avancée, a joué¹⁶». En 1981, je travaillais auprès de femmes du Nord-Cameroun¹⁷ et elles voulaient toutes savoir si j'étais mariée et, surtout, si j'avais des enfants. Quand mon fils de 11 ans est venu me visiter, non seulement fut-il reçu comme un petit prince par toutes ces femmes, mais mes relations avec elles en furent changées. Par la suite, elles parlèrent plus facilement et plus librement surtout sur les sujets en rapport avec la grossesse et l'accouchement.

16. Danielle Desmarais, «Chômage, travail salarié et vie domestique: esquisse d'une trajectoire sociale», dans *Les récits de vie, théorie, méthode et trajectoires types*, sous la direction de Danielle Desmarais et Paul Grell, Montréal, Éditions Saint-Martin, 1986, p. 70.

17. Projet d'ethnomédecine sous la direction de Serge Genest, professeur au département d'anthropologie de l'Université Laval. Le projet avait pour but d'étudier la stratégie utilisée par les femmes Fulbe quand un membre de la famille est malade, soit le recours à la médecine familiale, à la médecine officielle (médecin) ou au guérisseur.

Le nombre d'informateurs présents lors d'une entrevue et le statut social de l'enquêteur peuvent donc influencer l'interaction qui s'établit entre les chercheurs et les informateurs.

Pour Poirier, Clapier-Valladon et Raybaut, la collecte du récit doit être une véritable maïeutique, la maïeutique étant «l'art de faire trouver par le sujet lui-même sa propre vérité¹⁸». Ils ajoutent: «L'ethnobiographie constitue, à partir de l'informateur, une méthode de maïeutique sociale qui permet au sujet de se retrouver lui-même et qui lui donne la possibilité de porter témoignage sur son groupe, sa société, sa culture.» Cependant, sa propre vérité trouvée, l'informateur ne livre-t-il pas que ce qu'il veut bien livrer? Il y a des choses qu'on dit à une femme mais qu'on ne raconte pas à un homme et *vice versa*. La réalité n'est pas qu'on dit moins à l'un qu'à l'autre, c'est qu'on ne dit pas la même chose.

Dans le concours *Mémoire d'une époque* dirigé par l'Institut québécois de recherche sur la culture, plus de la moitié des équipes étaient constituées d'interviewers et d'informateurs ayant un lien de parenté¹⁹. Il serait important de savoir si le contenu de ces entrevues se différencie beaucoup des entrevues où il n'y avait pas de lien de parenté. Il y a peut-être des confidences que l'on fait à sa fille ou à sa petite-fille que l'on tait à une étrangère. Mais le contraire aussi est possible.

Il y a des choses que l'on tait à un enquêteur à cause de son statut social, mais il y a également ce que l'on dit mais qu'on refuse d'enregistrer. Les exemples sont nombreux de chercheurs s'étant fait dire: «Est-ce que vous pouvez fermer votre appareil? Je ne veux pas que ce que je vais dire soit enregistré.» S'agissant de la pauvreté, par exemple, l'expérience nous porte à croire qu'on en parle plus facilement si on en est sorti. J'ai en tête l'exemple d'un informateur octogénaire dont les parents qui avaient vécu à l'extérieur de la ville de Québec étaient décédés depuis longtemps. Cet homme a eu une vie intéressante, on pourrait même dire gratifiante sous bien des aspects, mais une vie difficile au cours de laquelle les démons de la pauvreté de son enfance n'ont pas cessé de le hanter. Ainsi, il n'a jamais pu se payer de vraies vacances avant sa retraite. Il y eut de beaux moments dans son enfance. Les parties d'échec avec son père ou ses frères sont encore très présentes à sa mémoire, mais quand il m'a parlé de la pauvreté de ses parents, il m'a demandé de fermer le magnétophone. Nous sommes ici en présence d'une demi-occultation du réel²⁰. Il ne nie pas la pauvreté de ses parents, mais il ne veut

18. Jean Poirier, Simone Clapier-Valladon et Paul Raybaut, *Les récits de vie, théorie et pratique*, Paris, Presses universitaires de France, 1983, p. 42.

19. Claude Beauchesne, «Quelques éléments pour une compréhension des documents oraux du fonds d'archives», dans *Mémoire d'une époque. Un fonds d'archives orales au Québec*, sous la direction de Gabrielle Lachance, Institut québécois de recherche sur la culture, Québec, 1987, p. 119.

20. Jean Poirier, Simone Clapier-Valladon et Paul Raybaut, *Les récits de vie, théorie et pratique*, Paris, Presses universitaires de France, 1983, p. 58.

pas que cela soit enregistré. Il montre sa sincérité en avouant la situation, mais refuse que cela soit consigné dans les archives. Par contre, un autre informateur rencontré par une chercheuse du laboratoire a également vécu son enfance dans la pauvreté; sa famille a pu échapper à cette condition et il nous a livré des entrevues capitales sur la pauvreté à Québec en se servant souvent d'exemples vécus dans sa famille. Nous rejoignons ici Isabelle Bertaux-Wiame citée par Grell pour qui «c'est l'évaluation de la situation sociale présente par la personne qui détermine son récit de vie²¹». Le premier informateur ne peut parler de la pauvreté de ses parents parce qu'il ne s'en est pas assez éloigné. Le deuxième, par contre, est si fier du chemin parcouru qu'il n'hésite pas à raconter les étapes qui ont été franchies. Sa situation sociale actuelle sert de référent pour établir l'importance subjective de son récit de vie.

La pauvreté n'est qu'un sujet tabou parmi d'autres. Certains informateurs remariés après une séparation refusent de parler de leur premier conjoint. Toute l'éducation donnée aux enfants nous échappe alors. D'autres veulent taire l'alcoolisme d'un mari, d'une femme, d'un enfant. On y fait allusion sur le ton de la confidence et hors micro ou on le garde pour soi.

Il y a donc ce qu'on dit à l'un et ce qu'on tait à l'autre. Il y a ce qu'on dit, mais qu'on refuse d'enregistrer. Et il y a ce que l'on tait tout simplement. Les informateurs ne sont pas très différents de Jean-Paul Sartre lorsqu'il avoue: «Comme chacun, j'ai un fond sombre qui refuse d'être dit.» Et, ajoute Philippe Lejeune, Sartre précise «qu'il ne s'agit pas de l'inconscient, mais de choses qu'il sait et qu'il garde pour lui²²». Enfin, dans les récits de vie, on fait appel à la mémoire et la mémoire n'est-elle pas cette «faculté qui oublie»? Il peut donc y avoir aussi des faits, des événements que l'informateur a réellement oubliés.

Si les informateurs ne disent que ce qu'ils veulent bien dire, il y a aussi la façon de le dire. C'est pourquoi il faut être attentif aux gestes, aux soupirs, aux silences, enfin à tout ce qu'il est convenu d'appeler le paralangage. Ce qu'il faut comprendre ici, c'est que ce qui est raconté est important mais que la façon de le dire l'est tout autant. Au laboratoire, nous ne prenons pas en compte cet aspect du discours, mais certains traits peuvent être consignés dans le carnet du chercheur. C'est pourquoi au laboratoire, les guides d'écoute sont établis par le chercheur qui a mené l'entrevue, car lui seul peut rendre compte de l'atmosphère, de la qualité de la relation et de la gestuelle de l'informateur pendant la rencontre, repères qui contextualisent les témoignages.

Si, comme nous l'avons vu précédemment, le statut social de l'enquêteur, joue dans l'interaction qui s'installe entre le chercheur et l'informateur, il y a un

21. Paul Grell, «Les récits de vie: une méthodologie pour dépasser les réalités partielles», dans *Les récits de vie. théorie, méthode et trajectoires types*, sous la direction de Danielle Desmarais et Paul Grell, Montréal, Éditions Saint-Martin, 1986, p. 157.

22. Philippe Lejeune, *Je est un autre. L'autobiographie, de la littérature aux médias*, Paris, Seuil, 1980, p. 173.

autre statut qui intervient, c'est celui que l'on veut nous attribuer. Car les informateurs veulent souvent nous faire jouer un rôle. Ainsi, pendant mes recherches sur la médecine traditionnelle, il me fut souvent difficile de garder le statut de chercheur, parce qu'on voulait me donner celui de guérisseur, étant entendu «qu'on ne peut vouloir le savoir sans vouloir le pouvoir». On pense ici à Jeanne Favret-Saada qui d'enquêtrice est devenue, pour le temps de sa recherche, désorcelleuse²³.

On peut aussi, au départ, nous prendre pour des journalistes, surtout si on a affaire à des marginaux comme ce fut le cas de certains guérisseurs lors de ma recherche sur la médecine traditionnelle. L'accueil peut être plus ou moins chaleureux et aller même jusqu'à la suspicion. Au Québec, la corporation des médecins poursuivant les guérisseurs, ces derniers aussi bien que leurs patients se questionnaient sur mes intentions. Il m'est arrivé ainsi que des informateurs avec qui je croyais avoir établi une bonne relation de confiance, terminent l'entrevue en disant: «J'espère que vous ne ferez pas de tort à mon guérisseur.» Donc, même après plusieurs entrevues et avec la permission du guérisseur qui les traitait, certains restaient craintifs et sur la défensive. Un doute avait donc persisté pendant tout le temps qu'ils avaient répondu à mes questions. Je dois cependant ajouter que, dans la majorité des cas, la rencontre avec les informateurs fut toujours une aventure fascinante. Une fois dépassée l'étape de la suspicion, la détente apparaît, la confiance s'installe.

Selon Bertaux, «l'une des conditions pour qu'un récit de vie se développe pleinement, c'est que l'interlocuteur soit saisi par le désir de se raconter et qu'il s'empare lui-même de la conduite de l'entretien²⁴». Nous avons rencontré de ces informateurs qui ont saisi tout de suite la dynamique en jeu, certains devançant même les questions. Or, cet exercice requiert beaucoup d'attention de la part de l'enquêteur. On peut laisser filer l'informateur tant et aussi longtemps qu'il ne s'écarte pas de son récit de vie et qu'il ne s'attarde pas sur des considérations extérieures. Par exemple, ce qui nous intéresse au Laboratoire d'ethnologie urbaine, c'est le rapport des informateurs avec la ville de Québec: comment ils ont vécu et vivent dans cette ville, comment ils ont perçu et perçoivent cette ville. Quand ils nous parlent de la seconde guerre mondiale, nous voulons savoir comment ils ont vécu cet événement à Québec et non la genèse de cette guerre et ses implications en Europe. Les Québécois ont vécu cette période différemment, selon qu'ils étaient ou non en faveur de la conscription, selon qu'ils ont eu ou non des amis ou des membres de leur famille au front, selon qu'ils ont œuvré ou non dans différents organismes reliés à l'effort de guerre. Tant mieux donc si l'informateur s'empare de la conduite de l'entretien; c'est qu'il a des choses à dire

23. Jeanne Favret-Saada, *Les mots, la mort, les sorts. La sorcellerie dans le Bocage*, Paris, Gallimard, 1978, 332 p.

24. Daniel Bertaux, «L'approche biographique: sa validité méthodologique, ses potentialités», dans *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. LXIX, 1980, p. 209.

et qu'il veut les dire mais la vigilance est de mise pour éviter des digressions inappropriées.

Au Laboratoire d'ethnologie urbaine, la majorité des informateurs sont des inconnus pour les enquêteurs. Ils doivent donc «s'appropriiser, créer des liens», d'où l'importance d'un entretien libre ou semi-directif. Le questionnaire est à bannir quand on veut recueillir les impressions. Importance également de rencontrer l'informateur à plusieurs reprises, rencontres de préférence assez rapprochées, l'idéal étant une fréquence d'une ou deux rencontres par semaine. Trois séances d'une heure valent mieux qu'une seule séance de trois heures. C'est plus long, mais c'est le prix à payer pour une collecte de meilleure qualité. Si on veut recueillir les pratiques seules, tout peut être fait en une seule entrevue, mais si on veut aller au-delà de la pratique, si on veut atteindre les perceptions, je persiste à croire qu'il doit y avoir plus d'une rencontre. Dans l'intervalle, l'enquêteur réécoute l'entrevue, découvre les thèmes qu'il peut approfondir davantage alors que l'informateur a le temps de rassembler ses souvenirs. D'ailleurs, tous les chercheurs du laboratoire se sont fait dire à un moment ou à l'autre: «J'ai oublié de vous dire telle chose la semaine dernière.»

Si la plupart de nos enquêtes durent en moyenne quatre heures, certains entretiens ont dépassé les 20 heures d'enregistrement. Nous étions bien évidemment en présence d'informateurs exceptionnels. La plupart des entrevues de *Mémoire d'une époque* ont une durée d'une heure à une heure et demie, mais les entrevues gagnantes ont une durée moyenne de trois heures. L'expérience du laboratoire d'ethnologie urbaine nous fait croire que quatre ou cinq heures d'entrevue permettent d'obtenir un récit de vie étoffé. Quand nous dépassons dix heures d'enregistrement, c'est qu'il s'agit d'informateurs très spéciaux ayant une mémoire exceptionnelle et la parole facile. Nous avons, par exemple, un récit de 16 heures recueilli auprès d'un informateur qui fut chauffeur de taxi à Québec pendant 50 ans. Ces entrevues spéciales nous incitent parfois à mettre le récit en valeur par un autre document, comme ce fut le cas avec un prêtre du séminaire de Québec avec qui nous avons réalisé un vidéo.

De l'espace physique réservé à l'enquêteur lors des entrevues dépendra également la qualité de la relation, et, par ricochet, celle de l'entretien. Certains informateurs nous reçoivent dans leur salon, dans leur salle de séjour, mais l'expérience nous apprend que rien ne vaut la table de cuisine ou celle de la salle à manger. L'informateur se comporte souvent différemment selon les pièces dans lesquelles il se trouve et l'enquêteur n'est pas indifférent au lieu de l'enquête. Cette situation influence donc l'entrevue. La même dame très digne assise bien droite sur un fauteuil du salon n'aura pas tout à fait le même comportement ni parfois le même discours devant la tasse de café servie à la cuisine ou dans la salle à dîner. D'où justement l'importance de la tasse de café, car souvent, après l'entrevue, les informateurs vont nous offrir de prendre avec eux un café et des biscuits. J'ai vu des informateurs profiter de ce moment pour livrer, de façon

informelle et sans demander la confidentialité, des informations dont ils n'avaient pas osé faire état plus tôt. C'est pourquoi lorsque l'un d'eux insiste pour prolonger de cette façon un entretien que nous pensons terminé, il est important de lui donner encore un peu de notre disponibilité.

Au laboratoire, les informateurs marginaux sont peu nombreux. Habituellement donc, les relations des informateurs avec les chercheurs sont chaleureuses. Mais un autre danger nous guette. Si on ne nous prend plus pour un journaliste, on peut parfois vouloir nous faire jouer le rôle d'un psychologue ou d'un travailleur social en nous prenant à témoin dans une querelle familiale ou en nous demandant conseil sur des problèmes qu'ils vivent au moment où se tient l'entrevue. Il n'est pas toujours facile de garder la bonne distance avec les informateurs. Parfois des personnes âgées versent des larmes lorsqu'elles voient arriver le dernier rendez-vous. Attachement à l'enquêteur, vide créé par la fin de ces rencontres avec le chercheur mais aussi avec eux-mêmes, tout cela peut-être explique l'émotion du moment.

Plusieurs informateurs prennent conscience à ce moment de ce qu'a été leur vie en général. Ils réalisent qu'ils ont fait plus de choses valables qu'ils ne le croyaient et ils nous remercient de le leur avoir fait réaliser. Ils en sont étonnés et fiers à la fois. Alors qu'ils ont souvent commencé leur récit en disant: «Je ne sais pas ce que je pourrais vous dire d'intéressant!», ils terminent en disant: «Je ne pensais jamais que j'allais vous raconter tout ça, que j'avais vécu tout ça!» En fait, c'est une des conséquences du récit de vie et l'enquêteur doit être conscient que son intervention va réveiller des souvenirs, des peines et des joies.

Les récits de vie: conséquences sur l'informateur

On ne raconte pas impunément sa vie. Au début, à la première entrevue surtout, c'est souvent une énumération d'événements qu'on livre à l'enquêteur, une chronologie de son vécu limitée aux étapes importantes de sa vie. On reste à la surface. Puis, pour certains qui acceptent d'aller plus loin, vient un moment où se réveillent parfois de vieux fantômes enfouis dans l'inconscient, de vieilles blessures que l'on croyait cicatrisées, des souvenirs pas toujours heureux. On aura la surprise alors de trouver l'informateur las, songeur, triste même. Cela se produit davantage lorsqu'on a recours aux photos. On revoit la photo de mariage de sa fille qui vient de divorcer ou celle de son fils qui a quitté la maison en claquant la porte. Mais ne nous y trompons pas. Même si aucun événement douloureux n'est rattaché à la photo, elle fait souvent surgir des émotions reliées à toutes les connotations contenues dans l'image. Il faut laisser aux informateurs le temps d'apprivoiser ces fantômes qu'on a réveillés, car, dans la plupart des cas, raconter ces étapes heureuses ou difficiles de sa vie, agit comme une véritable

catharsis. Là encore, il faut éviter le piège qui nous guette. Notre objectif est de recueillir un récit de vie et non de remplacer le psychologue. Étrangement peut-être, chez les personnes âgées, les hommes semblent s'émouvoir plus facilement que les femmes. Après des centaines d'heures d'entrevue, j'ai rarement vu pleurer des femmes. Ce sont les hommes qui laissent couler leurs larmes peut-être trop retenues tout au cours de leur vie, élevés qu'ils ont été dans une société où «un grand gars, ça pleure pas²⁵».

Raconter sa vie réveille aussi parfois des intérêts insoupçonnés ou qu'on avait mis de côté, préoccupés par les soucis quotidiens. Ainsi, lors de ma recherche sur la médecine traditionnelle, plusieurs informateurs ont recommencé à se faire des tisanes, certains même ne se contentant pas de «les acheter toutes faites chez le marchand», mais partant eux-mêmes à la recherche des plantes et des arbres nécessaires à la concoction de leurs potions. Dans un autre ordre d'idées, mais dans le cadre de cette même recherche, un informateur m'a demandé de devenir son interviewer pour le concours *Mémoire d'une époque*. Les entrevues lui avaient fait prendre conscience de la richesse des informations qu'il me livrait. Je lui avais remis des cassettes de nos entretiens qu'il voulait faire écouter à ses enfants. Mais il désirait aller plus loin. En participant au concours *Mémoire d'une époque*, ce n'est plus seulement à sa famille qu'il livrait son «testament» mais à toute la population. Une informatrice rencontrée par une chercheuse de notre équipe a décidé d'écrire sur le quartier de son enfance (écrit qu'elle a remis au Laboratoire d'ethnologie urbaine) et sollicité notre expertise pour la publication éventuelle de ses mémoires. Un autre qui avait déjà commencé une autobiographie a trouvé un souffle nouveau pour continuer après nous avoir accordé plus de 20 heures d'entretien. Enfin, un autre souhaite étendre à ses relations l'expérience vécue en racontant sa vie. La liste pourrait s'allonger. L'intervention auprès des informateurs agit comme un déclencheur pour de nouvelles activités et, en voulant les mettre en œuvre, ils nous forcent à aller plus loin, à nous dépasser.

Recueillir des récits de vie aurait peu de sens si on le faisait dans le seul but de constituer une banque de données. Cette entreprise doit mener à des publications, car il est très important pour nous que l'information recueillie retourne au public. Entre la cueillette et la publication, l'analyse des données peut se faire de deux façons, selon qu'on se retrouve devant un récit de vie unique ou des récits de vie cumulés, et prendre différentes formes comme les mémoires de thèse ou la production de vidéos. Les récits de vie cumulés sont analysés de façon thématique, comme le montre la publication de l'ouvrage sur les ouvrières de la Dominion Corset. Les informateurs et les informatrices y reprennent la parole. Les citations nombreuses qui forment les encarts du volume nous permettent de rester le plus fidèles possible aux récits qu'on nous a donnés tout en précisant

25. D'après le monologue de Jacqueline Barrette.

notre analyse. Rien ne vaut la parole des ouvrières quand il s'agit d'exprimer la tristesse du dernier jour à l'usine ou la fierté d'avoir été les meilleures.

La réalisation que nous avons faite d'un vidéo avec un prêtre du Séminaire de Québec illustre l'intérêt d'analyser le récit de vie unique en le replaçant dans son contexte historique, social et culturel. Au-delà de la vie personnelle de ce prêtre, c'est sa vie par rapport à la ville, à la société dans laquelle il a vécu et vit encore qui nous intéresse. Son enfance passée à place Royale dans la basse ville, son engagement en éducation comme professeur, animateur de théâtre et de sport, sa participation pendant les 50 ans qu'a duré la colonie de vacances de Maizerets nous ont incités à produire un vidéo mettant en valeur sa relation à la ville de Québec et à ses institutions.

Solliciter un récit de vie, le recueillir, se mettre à l'écoute, c'est aussi séduire. Raconter sa vie c'est séduire également. C'est une des raisons pour lesquelles les récits de vie prêtent flanc à la critique. L'enquêteur, on le sait, demande à l'informateur de lui raconter sa vie. Peut-il répondre à cette demande sans faire «une mise en scène de la vie quotidienne²⁶», sans faire du théâtre? Tout le monde veut se montrer sous son meilleur jour, à fortiori si les données doivent être consignées en archives. De plus, même si quelqu'un a connu des périodes difficiles dans son existence, il a sûrement connu aussi des «embellies», des périodes lumineuses, et il semble qu'on se rappelle surtout de ces dernières, à moins que le fait de raconter les grandes difficultés de sa vie ne fasse de l'informateur un héros. Les récits de vie seraient donc des sources partielles et partiales. Si, malgré les faiblesses que nous reconnaissons à l'approche biographique, nous avons voulu néanmoins nous en servir comme outil d'enquête, c'est que certaines informations ne peuvent être obtenues que par les récits de vie. En effet, le récit de vie livre des perceptions, fait connaître le contexte social et le système de valeurs et de croyances dans lequel les événements ont été vécus; il rend bien les changements que l'individu, la famille et la société ont subis au cours des années et permet de voir le processus de ces changements. Que les informateurs puissent embellir leur récit de vie, nous en convenons et nous nous en accommodons. Le sachant, il nous faut être vigilants et faire la part des choses. Quand un informateur raconte sa vie, il raconte ce dont il se souvient et il ne se souviendra peut-être que des bons moments en embellissant ceux qui l'étaient moins. L'important, c'est de lui donner la parole, parce que c'est le seul moyen de savoir «comment il a vécu la chose».

26. Erving Goffman, *La mise en scène de la vie quotidienne*, Les éditions de Minuit, Paris, 1973, tome I, 256 p., tome II, 375 p.

BIBLIOGRAPHIE

- PIRÈS, Alvaro P., «La méthode qualitative en Amérique du Nord: un débat manqué (1918-1960)», dans *Sociologie et Société*, vol. XIV, n° 1, avril 1982, p. 15-29.
- BEAUCHESNE, Claude, «Quelques éléments pour une compréhension des documents oraux du fonds d'archives», dans *Mémoire d'une époque. Un fonds d'archives orales au Québec*, sous la direction de Gabrielle Lachance, Institut québécois de recherche sur la culture, Québec, 1987, p. 107-125.
- BERTAUX, Daniel, «L'approche biographique: sa validité méthodologique, ses potentialités», dans *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. LXIX, 1980, p. 197-225.
- DESMARAIS, Danielle, «Chômage, travail salarié et vie domestique: esquisse d'une trajectoire sociale», dans *Les récits de vie, théorie, méthode et trajectoires types*, sous la direction de Danielle Desmarais et Paul Grell, Montréal, Éditions Saint-Martin, 1986, p. 55-83.
- DU BERGER, Jean, et Jacques MATHIEU (sous la direction de), *Les ouvrières de Dominion Corset à Québec, 1886-1988*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 1993, 148 p. («Laboratoire d'ethnologie urbaine»).
- FAVRET-SAADA, Jeanne, *Les mots, la mort, les sorts. La sorcellerie dans le Bocage*, Paris, Gallimard, 1978, 332 p.
- GOFFMAN, Erving, *La mise en scène de la vie quotidienne*, Les éditions de Minuit, Paris, 1973, tome I, 251 p., tome II, 375 p.
- GRELL, Paul, «Les récits de vie: une méthodologie pour dépasser les réalités partielles», dans *Les récits de vie. Théorie, méthode et trajectoires types*, sous la direction de Danielle Desmarais et Paul Grell, Montréal, Éditions Saint-Martin, 1986, p. 151-176.
- LAPERRIÈRE, Anne, «Pour une construction empirique de la théorie: la nouvelle école de Chicago», dans *Sociologie et Sociétés*, vol. XIV, n° 1, avril 1982, p. 31-41.
- LEJEUNE, Philippe, *Je est un autre. L'autobiographie, de la littérature aux médias*, Paris, Seuil, 1980, 332 p.

POIRIER, Jean, et Simone CLAPIER-VALLADON, «Le concept d'ethnobiographie et les récits de vie croisés», dans *Cahiers internationaux de sociologie*, vol. LXIX, 1980, p. 351-358.

POIRIER, Jean, Simone CLAPIER-VALLADON et Paul RAYBAUT, Les récits de vie, *théorie et pratique*, Paris, Presses universitaires de France, 1983, 238 p.

RUEL, Simon , «Mémoire d'une époque. Le goût de dire l'enfance du siècle», dans *Mémoire d'une époque. Un fonds d'archives orales au Québec*, sous la direction de Gabrielle Lachance, Institut québécois de recherche sur la culture, Québec, 1987, p. 39-55.